

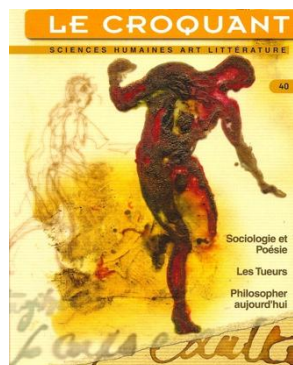
# Les Papiers collés de Claude Darras

Printemps 2012

## Printemps littéraire

Au premier jour du printemps 2012, je reprends la plume et l'encrier de mes « Papiers collés » dont j'ai emprunté l'intitulé à l'écrivain et poète Georges Perros (23 août 1923-24 janvier 1978). J'ai commencé ce journal en 1990 à l'incitation du facteur-poète Jules Mouglin (1912-2010). Profuse jusqu'à l'avènement du XXI<sup>e</sup> siècle, la rédaction

*On écrit parce que  
personne n'écoute*  
(Georges Perros dans  
« Papiers collés »)



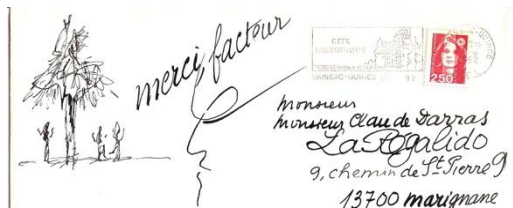
est devenue intermittente pour s'interrompre en 2003. Illustrés par le peintre marseillais Roger Abate (né à Tunis en 1952), des feuillets épars ont été publiés cette année-là dans les pages de la revue lyonnaise « *Le Croquant* » (n° 40, 2003) fondée par le philosophe Michel Cornaton. À l'enseigne des *Encres vagabondes*, notes et pensées anciennes se mêleront désormais aux réflexions nouvelles, les unes et les autres épousant le désordre de l'existence et les variations météorologiques des états d'âme du diariste.

## *Note liminaire :*

Issus de lectures journalières et plurielles, ces « Papiers collés » saisonniers distinguent cinq rubriques : Carnet (notes et pensées du journal proprement dit), Lecture critique (texte de critique et d'analyse littéraire), Billet (commentaire personnel), Portrait (d'un auteur) et Varia (recueil de notes diverses).

## Carnet (remarque introductive)

Jules Mouglin (lire son portrait plus loin) incitait ses amis et lecteurs en ces termes : « *Décrochez donc le soleil du portemanteau, j'ai bien envie de le mettre sur ma tête* ». Il était l'ami de Jean Giono (il savait par cœur son « *Regain* ») et d'Hervé Bazin (« *Sa "Vipère au poing", s'extasiait-il, c'est éclatant. Ses phrases incisives, c'est de l'acier, du bon acier* »).



De novembre 1982 à février 2005, Jules m'a écrit plus de deux cents lettres : ses exégètes dont son ami Claude Billon en ont comptabilisées près de quarante mille !

Le 29 mai 1990, la « Page d'écriture » qu'il m'adresse par la voie habituelle et postale renferme précautionneusement une feuille de tilleul. « *La cour, Claude, m'écrit-il, la carrée angevine est, ce matin, d'une joliesse émouvante ! L'herbe, belle ! La générosité de la nature. Je ne peux absolument pas appeler par leur nom, ces tigettes, ces cœurs, ces tremblements, ces nœuds ! Cette richesse-là, plus troublante qu'un tapis-trésor persan ! Pour me rendre aux caves, je me suis servi de la faux ! La "trace" faite, le tapis vivant se dresse, se redresse ! Et les pâquerettes sourient ! Les bardanes font songer aux oreilles des éléphants !* ».

Le mercredi 1<sup>er</sup> août 1990, toujours de Chemellier : « *Darras, cher, très cher, Copie de votre premier carnet, premières feuilles, lues, ces précieuses feuilles, à haute voix, à Jeanne, et pour mon plaisir ! Ça y est ! Vous, ami cher ! Vous, oui. Et Lucien Henry, jadis ! Et Philippe Cottenceau, et Agnès Marin. Liés. Reliés. Le vieux est satisfait.* »

Je suis heureux de compter parmi les quatre « carnetistes julésiens », les trois autres se trouvent être Philippe Cottenceau, poète et lucaniste à Reillanne, Lucien Henry, brocanteur et collectionneur, tragiquement disparu à Forcalquier, et Agnès Marin-Zettelmeyer, fille du comédien Christian Marin (de Limeil Brévannes).

### **Carnet : Le geste du maraîcher**

À Château-Gombert, pendant la pause, le maraîcher me ravissait par la façon qu'il avait de tenir un morceau de pain de la main gauche et, avec son opinel dans l'autre main, de le couper comme s'il le râpait. Geste immémorial, comme le paysan qui mange, les yeux scrutant le ciel, pendant qu'au bout du sillon les naseaux de ses chevaux fument.

### **Ponctuation**

À la communale, j'avais manqué deux ou trois cours réservés à la ponctuation. Une leçon particulière ne suffit pas à m'en inculquer les principes essentiels. Aussi, pendant longtemps, ai-je placé virgules, deux-points et points-virgules un peu au hasard, comme on assaisonne une salade des champs.

*Vendredi 16 mars 2012*

### **Contrefaçon**

Le peintre Hervé Reveron expose des œuvres récentes en Vaucluse. Un antique propos que j'ai écrit sur ce paysagiste drômois m'en avertit. Or, il ne porte pas mon label. Un confrère a volé ma littérature ! Je conçois que les mots sont à tout le monde, mais chaparder ainsi la pensée qui les ordonne me semble relever du délit de contrefaçon. (*mercredi 11 juillet 1990*)

## Billet d'humeur

### Rudolph Valentino aux Saintes

Rudolph Valentino était un enfant de la balle, rejeton d'une dynastie, les Merletti, qui devint, dans les années trente, l'une des familles les plus importantes de la Foire du Trône, à Paris. Les descendants de ces Tsiganes sinti (comme l'étaient les Bouglione), arrivés en France à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ont abandonné la piste et remisé leur chapiteau dans la maison familiale des Verdines, aux Saintes-Maries-de-la-Mer. L'âme des « Attractions Merletti » continue cependant de voyager sur les routes dans une caravane qui abrite désormais un musée. Avec sa Femme à barbe et le Nain le plus fort du monde, le cirque Merletti valait bien ce « conservatoire ».

L'« *Histoire d'une famille foraine* » que Bernardo Merletti a racontée, Daniel Boucherie et Stéphane Traumat rappellent, dans un livre (Pierre Mainard, éditeur à Bordeaux), combien elle est aventureuse, cocasse et belle. Ils la racontent comme on feuillette l'herbier jauni des souvenirs, avec une sorte de nostalgie attendrie. Tout en prenant un évident plaisir à corriger la mauvaise foi de l'histoire à propos de Rodolfo Merletti, alias Rudolph Valentino (Castellaneta, Bari 1895-New York 1926). Avant de connaître la gloire dans les studios hollywoodiens, Rodolfo gagna sa vie comme musicien au cirque Merletti. Curieusement, les archivistes du septième art n'ont pas retenu, semble-t-il, ce vaste pan de l'état civil du beau cavalier ténébreux de Rex Ingram, *Les Quatre Cavaliers de l'apocalypse* !

## Lecture critique

### Topor, docteur humoriste causa

Roland Topor  
Portrait en pied  
de Suzanne



Pour le débusquer, il aurait fallu courir très vite. À la fois dessinateur, écrivain, dramaturge, scénariste et comédien, Roland Topor (Paris, 7 janvier 1938-16 avril 1997) était toujours là où on n'allait pas le chercher. Attendait-on le peintre qu'arrivait le romancier du « *Portrait en pied de Suzanne* », puisant sa création aux meilleures sources de la férocité et de la tendresse. Guettait-on le metteur en scène d'un *Ubu roi* (personnage qu'il adorait du reste) qu'on rencontrait le lutin maladroit et rond dans le film de Werner Herzog, *Nosferatu*. Son complice du mouvement *Panique*, Fernando Arrabal, pleura comme un enfant inconsolable le soir de sa mort déclarant, abasourdi : « *Comment allons-nous pouvoir vivre sans lui ?* ». Influencé par Alfred Jarry découvert au lycée, Roland Topor avouait une dette envers les dadaïstes et les

surréalistes. Curieusement, les Français l'ont méconnu alors que sa notoriété dépassait de loin leurs frontières. Un ouvrage tente de réparer cette injustice, « *Un beau soir, je suis né en face de l'abattoir* », conçu par Nicolas Topor avec la collaboration de Christophe Hubert. On y retrouve le dessinateur de l'absurde, à l'humour dévastateur : les images de bourreaux, de sadiques, les corps dégradés, souillés, violés, les têtes tranchées par la hache (en polonais, *topor*), les sexes masculins transformés en réveil ou bien en rapière. Son œuvre graphique place parmi les artistes contemporains les plus féconds ce Parisien qui avait hérité de l'âme artistique de son père Abram Topor, lequel, peintre et sculpteur en Pologne, devint artisan maroquinier en émigrant en France.

À Varsovie d'ailleurs, Roland Topor avait été nommé *docteur humoriste causa*, un titre qu'il revendiquait chaque fois de son rire énorme et cannibale, pour mieux cacher sans doute ses obsessions macabres et l'absurde déclinaison de la vie. Chez lui, comme chez tous les provocateurs, l'hilarité n'était qu'un tragique mal vêtu.

- *Un beau soir, je suis né en face de l'abattoir*, par Roland Topor (éditions Denoël), 128 pages, 2000.

- *Portrait en pied de Suzanne*, par Roland Topor (éditions Gallimard, collection Folio), 96 pages, 2001.

### Portrait

#### **Jules Mougin, un facteur au royaume des belles-lettres**

Écrivain prolétarien et adepte de l'art Brut, Jules Mougin (photo Christiane Ardisson) est mort le samedi 6 novembre 2010 à Rognes où les pensionnaires et le personnel de la maison de retraite *Caire Val* avaient célébré son 98<sup>e</sup> anniversaire quelques mois plus tôt. Cette évocation du facteur-poète a été écrite de son vivant.

Intime de Jean Giono et de Louis Calaferte, proche de Jean Dubuffet et de Gaston Chaissac, le facteur-poète (il exerça en Île-de-France, à Paris, en Haute Provence et en Anjou) s'est retiré dans la campagne aixoise peu après la disparition, en 2003, à l'âge de 89 ans, de sa femme, Jeanne Choiseau, institutrice angevine. Le couple se partageait entre Chemellier (Maine-et-Loire), où ils résidaient, et Lambesc, en Provence, où ils louaient une maison de village



afin de se rapprocher du lieu de résidence - le Luberon - de Monique et Jean, leur fils unique, et de leurs petits-enfants Anouchka et Jean-Philippe.

### **Les facteurs Roulin, l'un d'Arles et l'autre de Lambesc**

L'esprit des belles-lettres souffle à travers les puissantes frondaisons de conifères parant le havre serein de *Caire Val*, une maison de retraite singulièrement accueillante et pas triste du tout gérée par la mutuelle générale de l'Éducation nationale. Très tôt, la directrice et ses collaboratrices ont reconnu derrière l'ancien facteur le poète de grand format et l'épistolier aux 40 000 lettres qui reçut l'éloge des plus grands prosateurs du XX<sup>e</sup> siècle parmi lesquels Hervé Bazin, Bernard Clavel, Robert Sabatier et Georges Simenon.

« *Lambesc ! Ses rues dotées de noms de maréchaux... m'écrit-il de son escale provençale le lundi 3 avril 1989 sur un beau papier "bleu de charrue". Il est vrai, aussi, que Madame de Sévigné n'a pas été oubliée ! Lambesc ! Pierre Michon (sa vie de Joseph Roulin) m'a appris que Roulin, mon aîné, mon "collègue" était né ici ! Hier encore, j'étais chez une petite-nièce du facteur... Je badais ! Je questionnais... Cette dame m'a montré quelques copies de documents. Il y eut deux frères facteurs, celui d'Arles, ah ! Et celui de Lambesc. L'ami de van Gogh, c'est celui d'Arles, Joseph ! À la si belle barbe ! Remué, je l'étais ! Le suis encore en écrivant ces lignes... »*

La calligraphie belle et déliée des lettres si joliment historiées passe à merveille de l'esquisse sensuelle à l'eau-forte polémique tracées d'une plume sergent-major, parfois d'un crayon, rarement d'une pointe Bic, sur une infinité de supports, registre des Postes, cahier d'écolier, papier peint, catalogue publicitaire, pages du *Monde* et du *Canard enchaîné*. En le lisant, on entend le franc-tireur et le libertaire, l'antimilitariste et l'apologue de la vie ouvrière, une voix/une écriture qui résonne et s'enfle comme sous une voûte. Ce qu'elle dit, ce qu'elle chuchote, ce qu'elle déclame, autant que son timbre, laissent le lecteur fortement impressionné. Il sait faire feu de tout bois, flamme de la moindre étincelle et fable des menus actes du quotidien.

### **Le myosotis et le platane de Lamanon**

« *Le myosotis, le savez-vous mes amis ? Je lis dans ses yeux ! Et le platane de Lamanon ? c'est un trésor ! Je voudrais "dormir" à son pied pour l'éternité !* » : l'année précédente (1988), la lecture d'un de mes reportages paru dans *Le Provençal* et consacré à la maladie qui tue les platanes provençaux (le champignon *cératocystis fimbriata* ou chancre coloré en a détruit plus de 10000 !) le trouble au point qu'il se rend à Lamanon, cité proche de Salon-de-Provence, afin d'admirer un des plus vieux spécimens de l'espèce (200 ans environ). Il se réjouit tel un adolescent que cet hybride autrement appelé *platane de Londres* et issu du platane sycamore des États-Unis et du platane oriental turc ait été classé monument historique et répertorié au Livre des records.

Quand il vous parle, le regard extrêmement mobile furète de l'inquisition à la tendresse sous de grosses lunettes à monture d'ébène. Coiffé du béret argenté de Bressuire où luit l'étoile argenté de Che Guevara, vêtu de velours côtelé et de lainage tricoté par Jeanne, le geste tantôt lent et rond, tantôt vif et impérieux précède le murmure, l'exaltation ou la tempête, selon qu'il raconte la condition ouvrière de sa parentèle (il est né à Marchiennes, département du Nord), tire à boulets rouges sur les militaires ou serre la cravate du bourgeois à l'étouffer.

« 78 ans ! Soixante-dix-huit ans ! me répète-t-il au fil d'une lettre envoyée de Chemellier le 16 janvier 1990. 78 ans ! Est-ce possible ? Mon père est mort à quarante six ans ! Il me parut vieux. Moi, je retenais mes dix ans dans mon sarrau noir. À l'instant même, je revois tourner la roue du corbillard des pauvres. 1922 ! Mois de mai. Les baraquements rouges. Les fils de fer barbelés ! Abominables inventions. Nous marchions sur du mâchefer ! L'usine, ses fumées, ses halètements. Une seule paie ! Celle de ma mère ! »

Le langage julésien – suivant la déclinaison sémantique de l'ami et biographe, le facteur messin Claude Billon - s'enchant de ses alcools, et dispense à qui aime ce genre de philtre une ivresse de connivence. Les coq-à-l'âne et l'incongru des métaphores, les dérives soudaines de la phrase tissent un texte dont la ferme unité tient à l'art avec lequel le disparate, nourri d'un étonnant substrat culturel, fonde le tout. Les habitués de la lecture linéaire, déconcertés, devront pourtant en accepter le paradoxe.

### **Dubuffet, Chaissac, Reynaud et les autres**

À l'abri de la maison de Chemellier (Maine-et-Loire) que les Mougins ont appelée « Baumugnes » en hommage à leur ami Jean Giono, il classe les lettres de ses amis dans des... jardinières à fleurs, là même où, face au chapeau de Paul Léautaud – *son modèle* - et à une kyrielle de sculptures, dessins et peintures de sa conception, trône un étrange aquarium où il a déposé et répertorié plusieurs dizaines de... pipes. Le *piparium* conserve entre autres bouffardes celles de Bazin, Brassens, Calaferte, Giono, Sabatier, Simenon et Vodaine. Sur les parois de tuffeau blond des caves troglodytes adjacentes, il dessine avec le burin et l'ocre de Vaucluse des narrations colorées. « *Ces murs-là appartiennent aux révoltés et aux assassinés de notre temps* », déclame-t-il. Coups de gueule, cris d'alarme ou d'amour, poèmes et aphorismes, émotions bouleversantes et sentences immortelles : il grave les dires de Baudelaire, Louis Calaferte, François Reichenbach ainsi qu'une des *greguerias* de Ramon Gomez de la Serna qu'il avait bien aimée lire sous ma plume à la faveur d'une critique littéraire dévolue à l'auteur madrilène : « *Les mouettes naquirent des mouchoirs qui disent adieu dans les ports* »...

Jules Mougins aura constamment repoussé les murs de la régression éthique, sociale et culturelle pour ouvrir à ses contemporains les fenêtres de l'imaginaire. À l'exemple de Dubuffet, de Chaissac et de... Raymond Reynaud, le peintre de Sénas qui l'a durablement impressionné : « *Reynaud ? un peintre en bâtiment*

*monumentalement délirant ! jubile-t-il le 24 octobre 1990 à l'encre de Chine sur deux feuillets rouges d'un calepin de bazar. Ses sculptures, le sommet ! Chaissac ! Dubuffet ! Reynaud ! Franchissez la porte du merveilleux ! À Sénas, sur la vieille nationale 7, j'ai vu des Dubuffets, j'ai vu des Chaissacs, je viens de voir des Reynauds ! Des chocs pareils, j'aimerais en recevoir un ou deux encore avant de mourir ! ».* Trois autres artistes du Midi l'émeuvent pareillement : Pierre Ambrogiani qui fut aussi facteur, Gilbert Blanc qui cultivait ses vignes et l'amitié d'Auguste Chabaud, Pierre Marseille et René Seyssaud, Edgar Mélik qu'il rencontra au château de Cabriès, et Raymond Morales, sculpteur sur fer à Port-de-Bouc. L'engagement les rassemble tous car lorsqu'une cause leur paraît juste, ils n'hésitent pas à s'engager et à prendre publiquement position. « *Zola nous l'a appris, plaide-t-il, et après lui Calaferte : face à l'urgence, l'écrivain et l'artiste doivent intervenir, parce que la littérature, la peinture, ne suffisent plus. Il faut crier contre l'injustice et la barbarie. L'intellectuel qui se tait devient complice !* »

**C.D. (Hiver 2010/2011)**

*Vous pouvez lire une étude littéraire de Claude Darras consacrée à Jules Mougin sur le site numérique du magazine **Les Carnets d'Eucharis**, dirigé et animé par Nathalie Riera, n° 24 de 2010*  
<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com>

### **Varia : Prix Paul Arbaud à l'Académie d'Aix**

La monographie du peintre Joseph Alessandri (photo Jean-Eric Ely), « *Joseph Alessandri ou la face cachée de l'ombre* » (éditions Autres Temps, 2009), m'a valu le prix Paul Arbaud (1831-1911), collectionneur, bibliophile et mécène, prix décerné le mardi 15 juin 2010 par l'académie des Sciences, agriculture, arts et belles lettres d'Aix-en-Provence. J'ai adressé aux académiciens et à leurs invités l'allocution suivante :



« Le lycée Mignet à Aix-en-provence celui d'Émile Zola, l'université de la Méditerranée à Marseille sous le tutorat de Marcel Brion et l'Union européenne dans les pays du Maghreb sur les pas de Jacques Berque : j'appartiens à une tradition intellectuelle qui n'a jamais voulu opposer la création et la critique, la production de l'imaginaire et l'activité réflexive. Je ne mène pas de front une double activité de lecteur et de critique, je pratique sans cesse la méthode des vases communicants. Le latiniste vient prêter la main au sociologue, le poète souvent éclaire la lanterne du moraliste, l'historien chemine avec le philosophe de l'art. L'occasion de redire et de souligner que le problème de l'art n'est pas d'inventer des formes belles et charmantes, mais de donner à voir et à penser la

part intemporelle de l'histoire des hommes. Aussi les différents modes d'expression artistique ne doivent-ils pas, à mon sens, susciter le seul plaisir mais l'intelligence, ils ne doivent pas se réclamer de l'unique sensibilité mais de la connaissance. Intelligence et connaissance : je remonte régulièrement prendre mon souffle dans les vertus cardinales d'Émile Zola, de Marcel Brion et de Jacques Berque. Et j'aime revisiter les lieux où ils sont passés : savez-vous que parfois leurs fantômes interrompent avec malice les conversations des vivants ? »

### **Carnet : La verroterie de l'olivier**

André Suarès dit de cet arbre altier qu'« *il brille et fait de la clarté : argentine et lunaire, ou bien de feuille pâle qui se verdegrise* ». J'aime aussi ce qu'en écrit le peintre Auguste Chabaud, le « fauve de Graveson » : « *Les oliviers dont les feuilles foncées, en dessus, retroussées par le vent, présentent leur envers blanc, ce qui donne à l'arbre l'aspect d'un lustre scintillant dans sa verroterie* ».

### **Distributeurs**

Je suis terriblement gauche dans les cafétérias, avec ces boissons lactées qu'il faut traire à coups de pièces de monnaie sur des distributeurs toujours en panne.

*Mardi 20 mars 2012*

### **Billet d'humeur**

#### **Vin sur vin**

L'image vante les mérites d'un grand négociant de vins de Provence. On y voit un livreur de pinard, dont le visage vermeil et le nez joliment piqué font penser à un clochard de Marcel Aymé ou au facteur de Jacques Tati. L'achat de douze bouteilles permet d'en acquérir une treizième gratuitement.

L'Autorité de régulation professionnelle de la publicité (ARPP, ex BVP -Bureau de vérification de la publicité) a placé l'affiche sous le coude, paraît-il, consécutivement à la protestation d'une association de consommateurs qui déplore l'assimilation, dans le message publicitaire, du sommelier éméché au Français moyen.

Le fournisseur de spiritueux se défend de faire l'apologie de l'ivrognerie. *Et puis, lance-t-il dans une campagne de promotion, on est Français, oui ou non ? On sait vivre et boire, non ?*

Oui, c'est vrai que nous sommes les meilleurs chez nous, avec les meilleures notes. Vin sur vin. Allez, garçon, un dernier verre !



## Lecture critique

### **Sophie Bassouls : clichés d'écrivains**

C'était du sancerre ! Lors du fameux « Apostrophes » du 9 septembre 1978, Henry Charles Bukowski siffla du vin blanc en direct, souleva la jupe de Catherine Paysan et quitta le plateau en titubant sous une volée de noms d'oiseaux proférés par François Cavanna et sous l'œil d'un Pivot qu'on ne savait pas s'il était un tantinet complice ou proprement éberlué...

Sophie Daniélou-Bassouls (née à Neuilly en 1936) a fixé l'instant mémorable où le poète de « *L'amour est un chien de l'enfer* » vide la bouteille au goulot. L'album que feuillette la photographe révèle des images aussi fortes que celle-là. Cocasses parfois, dramatiques aussi, tantôt tendres, tantôt nostalgiques, méconnues souvent, elles donnent à voir 550 écrivains flanqués d'un objet familier ou symbolique. José Cabanis perché sur un arbre abattu, Daniel Boulanger dialoguant avec son buste, Béatrix Beck recroquevillée dans un coin de sa cheminée, James Baldwin ajustant son cache-nez, Georges-Olivier Chateaufort en robe de chambre, Fernando Arrabal tournant le dos à son autoportrait, Jean-Edern Hallier dans l'étui d'une djellaba, Frédérique Hébrard coiffée d'une casquette de sapeur, Italo Calvino auprès d'une fontaine Wallace, Jean Chalon tenant la statue de sainte Thérèse dans ses bras et Marguerite Yourcenar à Petite Plaisance.

« *L'hommage est bref, ironise Sophie Bassouls, au 125<sup>e</sup> de seconde en moyenne, cela ne fait que 6 ou 7 secondes en temps réel pour toutes ces photographies.* »

En fait, elle fréquente les écrivains depuis les années 1970 (plus de 3000 ont posé devant son objectif !). À les côtoyer dans cette complicité, à s'imprégner ainsi de leur présence, elle jurerait mieux connaître leurs œuvres à présent. Le spectateur aussi d'ailleurs qui surprend entre les lignes des visages quelque chose qui ressemble au plaisir de lire.

- *Écrivains* - 550 photographies, par Sophie Bassouls (éditions Flammarion), 504 pages, 2001.

### Varia : Voir la musique

« Les sons et les couleurs ont en commun d'appartenir à des mondes vibratoires dont les manifestations perceptives sont impalpables. Depuis l'Antiquité, le caractère homologique des sons et des couleurs est une puissante source d'inspiration. Elle a conduit de nombreux artistes et scientifiques à tenter de faire dialoguer ces deux modes d'expression. Patrick Crispini trace l'histoire de ce "dialogue métaphysique ininterrompu" en faisant la genèse du principe



de correspondance entre le visuel et le sonore, qui s'est notamment manifesté dans le développement d'une lutherie mise au point par d'ingénieux inventeurs, avec pour objectif théorique et philosophique de faire correspondre l'expérience de la musique avec celle de la couleur, de rendre visible le son.

« Ce "dialogue" trouve son prolongement à l'époque contemporaine dans les œuvres des compositeurs Olivier Messiaen et Alexandre Scriabine. Au cœur du langage musical de Messiaen, qu'il a formalisé en un "vitrail sonore", on retrouve une préoccupation permanente : l'interpénétration féconde des "sous-couleurs" : "Ma musique doit donner avant toute chose une audition-vision, basée sur la sensation colorée" (Olivier Messiaen). Quant à Scriabine, le premier compositeur à proposer dans ses partitions un conducteur spécifique pour la lumière colorée, il imagine la construction d'un clavier à couleurs censé susciter chez les auditeurs un "transport" métaphysique progressif. » *Propos introductif de Madeleine Leclair, du musée du quai Branly et de l'université Paris Ouest-la Défense, dans le dossier thématique « Voir la musique », de la revue Terrain n° 53, de septembre 2009 (éditions de la Maison des sciences de l'homme).*

### **Carnet : Autobiographie**

L'autobiographie ? En fait, il s'agit de travestir la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Mettez la main à la plume et écrivez : Je le jure !

### **Rosette**

Et si l'on rendait la rosette à Bouchard... Champollion a brouillé les lettres, les hiéroglyphes. Pourquoi, en effet, ne parle-t-on point davantage du lieutenant du génie Bouchard qui découvrit la fameuse pierre de Rosette ? Sans lui, l'avènement de l'égyptologie aurait été contrarié.

### **Folco Baroncelli-Javon**

Je ne connais rien à la course camarguaise, cette curieuse façon de cajoler le taureau entre les cornes pour le plaisir de gagner des rubans. Il paraît que c'est le fondateur de la *Nacioun gardiano*, le marquis Folco Baroncelli-Javon, qui codifia les règles de cette « course à la cocarde ». Cocasse, tout de même, un marquis cocardier !

### **Journalisme**

J'aime la définition de ma corporation que donne l'historien Pierre Nora : « *Le journaliste est celui qui vend la mèche en se brûlant les doigts.* »

*Mercredi 21 mars 2012*

## Billet d'humeur

### Perruques

Les avocats londoniens se font des cheveux. Figurez-vous que les perruques pur crin dont se coiffent les plaideurs disparaissent à bonne cadence des vestiaires des tribunaux sans que l'on puisse déterminer si les vols sont commandités par des costumiers en mal de trésorerie ou par les maîtres du barreau en veine de rivalité. Curieusement, chaque larcin est compensé par la substitution d'une perruque synthétique bon marché (une perruque en crin de cheval coûte environ 650 €, une coiffe synthétique trois fois moins).

La police a passé au peigne fin les prétoires. Sans résultat. Scotland Yard est sur les dents. Et le voleur rit dans sa barbe.

## Lecture critique

### « Un cœur intelligent » d'Alain Finkielkraut : un exercice d'admiration

Il apparaîtra très clairement que les lectures rassemblées dans « *Un cœur intelligent* » (éditions Stock/Flammarion, 2009) relèvent d'une manière d'écrire sur les œuvres littéraires et philosophiques affranchie des habitudes doctrinales et académiques qui régissent si souvent l'exercice dénommé *critique littéraire*. Les œuvres et leurs (neuf) auteurs dans lesquels l'essayiste s'est plongé sont soumis à une mise en équation didactique qui convainc de la clairvoyance du passeur nommé Alain Finkielkraut. À n'en pas douter, l'écrivain et philosophe de *La Critique de la pensée* (1987) braque une boule de cristal sur le lutrin de ses lectures. Milan Kundera, Vassili Grossman, Sebastian Haffner, Albert Camus, Philip Roth, Joseph Conrad, Fédor Dostoïevski, Henry James et Karen Blixen sont lus et analysés avec la distance critique et l'esprit de synthèse que requièrent les lois du genre. La véhémence du rebelle (que les auditeurs de l'émission *Répliques*, sur les ondes de France Culture, connaissent bien) sourd quelquefois entre les lignes : elle suscite la sympathie. Son goût du plaisir aussi. Exercice d'admiration, ce recueil est une leçon, pour les simples lecteurs et les « lecteurs professionnels ». Et il a quelque chose de salubre, par son entêtement à ne pas céder aux tentations et à la tiédeur du conformisme ambiant dans la petite république des lettres françaises. Son credo proféré au terme de la narration l'est tout autant : « *Si l'on peut être légitimement inquiet, à l'âge des nouveaux supports, pour l'avenir du livre, il n'y a aucune raison de croire, écrit-il, à l'éclipse prochaine de la fable* ».

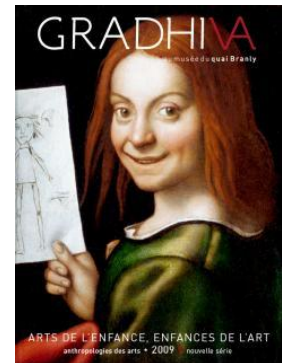


(Alain Finkielkraut, Photo X. droits réservés)

### **Varia : Dessins d'enfants**

« Avec Picasso, Klee, Gabriele Münter, Miró, Matisse, Dubuffet et tant d'autres, le faire enfantin passe à *l'intérieur du dessin et de la peinture* qui en manifestent la déroutante altérité. L'artiste revendique plus que jamais un regard d'enfance, mais celui-ci est désormais inséparable d'une main d'enfant, auteur d'œuvres plastiques originales, dignes de figurer aux côtés de tous les objets à propos desquels la modernité esthétique occidentale a décidé : *C'est de l'art !* ».

*Lu dans la revue Gradhiva n° 9, 2009 (éditions du musée du quai Branly), issu du dossier "Arts de l'enfance, enfance de l'art", dans « Corot - le modèle enfant, l'impression d'enfance », un texte d'Emmanuel Pernoud.*



### **Carnet : Maurice Mélancolie**

Lexicographe facétieux et moraliste académique, Maurice Mélancolie proposait dans son dictionnaire comme définition du mot mourir : « *subir un licenciement abusif* ».

### **Jabès, le Cairote**

L'écrivain Edmond Jabès (1912-1991) vient de disparaître. Il aimait comparer le commerce des mots avec la plongée dans la mer : « *L'un et l'autre procurent le vertige* », affirmait-il. Gilbert Cesbron prétendait, lui, que l'écrivain manipule des explosifs : « *Il faut avoir peur des mots* », prévenait-il. (samedi 5 janvier 1991)

**Jeudi 22 mars 2012**

### **Lettres de créance**

Payez vos dettes et vous serez riche ! Le conseiller cache un créancier.

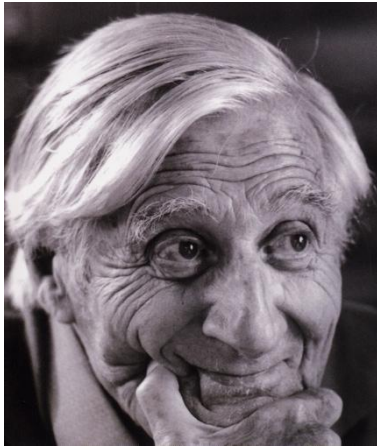
### **Muriel Spark**

Férocity de Muriel Spark dans *L'Appropriation* : « *À quoi reconnais-tu que tu es amoureux ? – La circulation en ville s'améliore et le coût de la vie me paraît extrêmement bas* ».

**Vendredi 23 mars 2012**

### **Lecture critique**

## Emmanuel Berl : les chers fantômes d'un prince de l'esprit



Comment se fait-il que certains livres qui ont enchanté nos soirées estudiantines donnent, à la relecture, la même impression de rétrécissement qu'un jardin d'enfance retrouvé après longtemps ? Le temps provoque parfois semblable déception, à la façon dont les photographies de familiers s'ordonnent, suivant les cadres, autour de pauvres visages sépia, accrochées aux murs comme une vigne morte à des ferronneries rouillées. Cependant, à la relecture de *Mort de la morale bourgeoise* (1929) et *Sylvia* (1951), je n'ai pas éprouvé ce sentiment d'incomplétude. La relecture des deux ouvrages du journaliste et écrivain Emmanuel Berl (1892-1976) m'a procuré des moments d'un bonheur rare. Berl, vous connaissez sans doute ? Le « Montaigne » du Palais-Royal -selon Jean d'Ormesson-, l'élève (en philo au lycée Carnot) et le parent d'Henri Bergson, le confident de Cocteau, Colette et Drieu la Rochelle, l'ami de Gaston Gallimard et d'André Malraux, le chouchou d'Anna de Noailles, le directeur de l'hebdomadaire (de gauche) *Marianne* fondé par Gaston Gallimard. Ça ne vous dit toujours rien ? Le mari de Mireille, mais si : Mireille, la dame du Petit Conservatoire, souvenez-vous, le petit chemin qui sentait la noisette...

À l'exemple de nombreux littérateurs et penseurs, il s'interroge sur la mort, la sienne et celle de parents et d'amis. Il brosse un bilan de ses réflexions à cet égard dans « *Présence des morts* », publié en 1956, à la veille de subir une intervention chirurgicale dont il redoute les conséquences. Aussi est-ce dans une disposition fébrile qu'il se souvient de la Grande Guerre lorsque, fantassin au 356<sup>e</sup> régiment d'infanterie, il est enseveli par l'explosion d'un obus au Bois-le-Prêtre, en Lorraine. Remonté à la surface, il se désole de la perte de sa musette qui renfermait des lettres de son ami Marcel Proust, dont une de soixante-quinze pages sur l'amour et la jalousie... Il confie dans cet essai que l'auteur de *À la recherche du temps perdu* est pour lui « un mort obsédant » : « *La peinture qu'il fait du vieillissement, écrit-il, montre assez qu'il ne le connaissait pas : il croyait qu'un vieillard c'est un jeune homme auquel l'âge surimpose une perruque, une barbe, un nez, des rides postiches, ou alors un jeune homme écrasé par le cancer, par l'hémiplégie, comme Swann ou Charlus ; il ne savait pas que la vieillesse, telle l'enfance, est un univers irréductible* ». « *Colette est morte comme une pivoine s'effeuille, tranquillement, d'un seul coup, regrette-il, nostalgique et touchant. Elle avait gardé dans la mort ce caractère végétal qui avait conféré tant de dignité à sa vie. Elle avait eu le temps, non seulement d'accomplir son destin, mais d'y acquiescer.* » Évoquant Pierre Drieu La Rochelle, il se demande « *pourquoi l'intervalle qui me sépare des morts me semble-t-il infranchissable, généralement, et me semble-t-il si petit, presque*

*dérisoire quand il s'agit de Drieu ? Est-ce que j'accepte moins bien sa mort que celle des autres ?* ». En vérité, il s'en veut amèrement de ne pas avoir pu sauver du suicide son ancien camarade en dépit de tout ce qui pouvait les séparer. Juif et homme de gauche, l'ancien combattant de la guerre 14-18 abhorre l'hitlérisme et s'il approuve en septembre 1938 les accords de Munich c'est parce qu'il craint une nouvelle boucherie et l'aggravation de l'antisémitisme... Beaucoup ne lui pardonneront pas d'avoir cru en Pétain : la postérité non plus, semble-t-il. Pourtant celui que Mireille n'appela jamais que « Théodore » (le prénom de son père en réalité) mérite d'être lu à travers ce bel hommage à la mémoire de ses fantômes qu'il étiquette « *marbres* », « *ombres* » et « *revenants* » dans ***Présence des morts***. Il le mérite parce qu'il réhabilite, s'il en était besoin, un genre souvent contestable, la nécrologie. Il la réhabilite en usant d'une langue classique superbe, étincelante et limpide, qui révèle la tendresse d'un libertin, l'angoisse d'un épicurien et l'ironie d'un prince de l'esprit.

- ***Présence des morts***, par Emmanuel Berl (éditions Gallimard, collection l'Imaginaire, n° 93), 154 pages, 1982.

### **Varia : les mots de Rostand**

« L'écrivain Alexandre Jardin peste contre ces mots nouveaux liés aux techniques qui envoient *ad patres* les mots de Rostand : "Le français n'a pas été conçu pour écrire des notices d'appareils électro-ménagers mais pour déclarer son amour à une femme, s'engueuler avec ses amis et pourfendre les emmerdeurs. Des mots comme "inclination", "désir" et "penchant" ne signifient pas la même chose. La truculence verbale est inscrite dans nos gênes, sinon Cyrano aurait fait un four ! La langue des tristes, je la connais bien : j'ai fait Sciences-Po ! Ce sont des censeurs qui méritent une fessée déculottée en place publique. Mais je suis optimiste, ils ne parviendront pas à imposer leur langue. Les gens de ce pays feront toujours jaillir les mots !" ». ***Lu dans le magazine Lire de mars 2004, à propos de l'enquête : « Comment sauver les mots ».***

### **Carnet : Brouillons**

J'ai toujours admiré les brouillons d'écrivains, sans une rature. Jamais je n'ai osé montrer les miens, surchargés d'innombrables corrections. Aujourd'hui, la fée internet gomme tous mes repentirs, toutes mes hésitations, d'un seul clic.

### **Impertinence**

Je ne suis décidément pas fait pour la vie publique : mon impertinence fait fuir tous les courtisans.

### **Conversation**

Art difficile de la conversation. Les silences y pèsent parfois plus que les paroles. Ils agitent les algues capricieuses de la sincérité. Ou de l'hypocrisie...

*Samedi 24 mars 2012*

### Lecture critique

#### Alberto Savinio rend justice à Lucien de Samosate



Lucien / Alberto Savinio  
Épigrammes  
suite de  
Apologie du dilettante



Alberto Savinio, de son vrai nom Andrea de Chirico (Athènes, 1891 – Rome, 1952), a été et demeure l'objet d'une méprise continuelle. D'une part, comme toutes les personnalités trop connues, peu de gens ont pris la peine de le lire attentivement et beaucoup ont répandu sur son compte les idées les plus fausses ou les plus insuffisantes. D'autre part, on doit reconnaître qu'il était lui-même un nœud d'interrogations et de contradictions nées de la quadruple qualité du personnage, tout à la fois musicien, poète, peintre et dramaturge. En Italie comme en France, incompréhension et défiance accueillent les génies multiformes qui ont fait florès sous la Renaissance toscane mais que nos contemporains remettent, par commodité simpliste, au rayon du dilettantisme.

Lorsqu'il rencontre les deux frères De Chirico, Guillaume Apollinaire est ébloui non par Giorgio, l'inventeur de la peinture métaphysique, mais par son frère cadet. Autre propagandiste lucide d'Alberto (avec André Breton et Nino Frank), Leonardo Sciascia se lamente, en 1975, de l'incurie de ses compatriotes qui ne savent pas encore que Savinio est le plus grand littérateur italien de l'entre-deux-guerres.

En 1914, Andrea s'approprie le patronyme d'un traducteur français d'Oscar Wilde, Albert Savine, marquant une coupure entre la jeunesse athénienne et les prémisses littéraires marquées d'une pierre blanche par « *Les Chants de la mi-mort* », poème onirique écrit en langue française. Parce que son père marié à une aristocrate italienne y construisait des chemins de fer, il est né en Grèce « à l'ombre d'un olivier, aimait-il à répéter, et sous le regard vigilant et rond de l'oiseau de Pallas ». La mort brutale de l'ingénieur sicilien en 1904 amène la baronne De Chirico et ses deux garçons à Munich où Andrea prolonge avec maestria des études musicales ; il composera plus tard des ballets et des opéras qui seront joués au Metropolitan de New York et à la Scala de Milan. La petite famille débarque en 1910 à Paris où Andrea/Alberto se met à peindre à partir de 1926 (et jusqu'en 1934) des compositions évoquant des géants et des animaux monstrueux en rapport avec la mythologie.

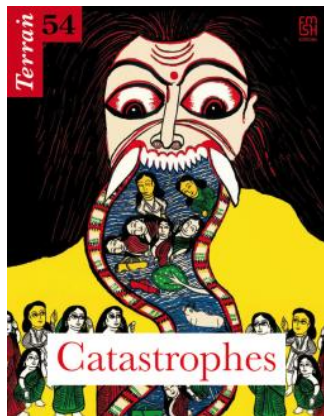
La Grèce de l'adolescence et les dieux antiques habitent l'œuvre savinienne. Afin de s'en persuader, il ne serait besoin que de lire un seul ouvrage où il alterne ses propos et les « *Épigrammes* » de Lucien de Samosate. Cet écrivain et

rhéteur grec né en Syrie vers 120 et mort en Égypte vers 190 nourrit une véritable passion chez Savinio qui lui trouve une kyrielle de points communs avec son propre parcours : ses contemporains et la postérité l'ont injustement oublié, le poète possède la capacité rare du chant, le penseur a préféré Athènes à Rome. De surcroît, tous les deux sont des maîtres d'ironie sans indulgence qui s'acharnent à démasquer les impostures de leurs semblables à coup d'aphorismes. Tous deux, enfin, procèdent de la lignée brillante des « Grands Amateurs » : en compagnie de Montaigne, Nietzsche et Stendhal « *ils ont traversé la profondeur pour atteindre à la plus grande légèreté de l'intelligence et de l'esprit* ».

L'hommage rendu au philosophe voyageur qui exerça à Athènes et Rome, Antioche et Alexandrie, est exemplaire. Il incitera plus d'un lecteur à découvrir *le Songe ou le Coq, l'Éloge de la mouche, le Dialogue des morts, le Jugement des voyelles* et autre *Hermotime*, si éloquents à révéler la langue savoureuse et la verve satirique du singulier barbare de Samosate qui incarnait l'hellénisme, selon Paul-Louis Courier, et en révéla le déclin.

- *Épigrammes, de Lucien, suivi de Apologie du dilettante*, par Alberto Savinio (éditions Gallimard, Le Promeneur), 88 pages, 2010.

### Varia : Catastrophes



« Les écritures des curés écrivains dans les registres paroissiaux montrent la constitution d'une mémoire locale de la catastrophe : le bon prêtre est attentif aux événements survenus dans sa paroisse et sensible aux nouvelles valeurs d'utilité sociale, aux malheurs du peuple », soutient Gégory Quenet (université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines).

« Le virus de la grippe, selon Frédéric Keck (CNRS, institut Marcel-Mauss, Paris), a été découvert en 1933 par Christopher Andrews et Wilson Smith, qui réussirent à l'inoculer à un furet. Invisible au microscope optique, il ne devint visible au microscope électronique qu'en 1943. »

*Lu dans le dossier « Catastrophes » de la revue Terrain n° 54, de mars 2010 (éditions de la Maison des sciences de l'homme).*

### Carnet : Faussaires !

Les botanistes tyroliens sont des faussaires : ils ont maquillé notre Étoile des Glaciers en Edelweiss.

*Dimanche 25 mars 2012*

### Altitude



- À quelle altitude sommes-nous ? demande-t-elle oppressée.
  - À 1680 mètres, répond l'hôtelière.
- La cliente respire mieux.

### **Souvenirs, souvenirs !**

J'ai revu le vieux Briançon des gargouilles. Curieux comme chez moi, l'exaltation de la première fois s'est changée en aversion. Plus curieux encore que cette promenade au milieu des criaileries de touristes en bermudas m'ait été un plaisir. Tout fane. Même les souvenirs.

### **Méfiance**

La laitière du village se défie du chèque que je lui tends. Elle me regarde avec des mines de concierge courroucée.

### **Le berger**

Au jeu, le berger soupèse sa boule avant de la lancer au but comme un maquignon évalue une jument au marché.

### **Le blanc et le noir**

La sénescence des reliefs alpestres me fascine. Mon hérité est autre, construite sur des maisons de briques sales et des terrils abandonnés.

*Lundi 26 mars 2012*

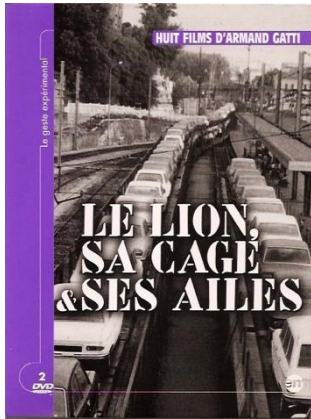
### **Billet d'humeur**

#### **Rendons à Loundrès...**

Le patronyme d'Albert Londres (Vichy, 1884-en mer, 1932) n'a rien à voir avec le port sur la Tamise, il reprend en fait le nom Loundrès de ses ascendants gascons. Modeste comptable, Albert Londres avait été chargé, à trente ans, de comptes rendus parlementaires avant de courir le monde. Mais contrairement aux assertions d'un universitaire aixois, contributeur d'une docte revue de sciences humaines dont je tairai le titre, il ne savait pas nager ni conduire une automobile ; il ne parlait de surcroît aucune langue étrangère... En Afrique, en Palestine en Chine, dans les déserts, au front ou dans les asiles, il regarde et il écoute. Il écrit aussi avec un brio rapide et nonchalant, dans un style hugolien marqué par l'ironie et l'indignation (qui lui vaudront souvent des déboires et des insultes). Il donna d'ailleurs de son métier une définition plaisante : « *Un journaliste n'est pas un enfant de chœur et son rôle ne consiste pas à précéder les processions, la main plongée dans une corbeille de pétales de roses* ».

### **Lecture critique**

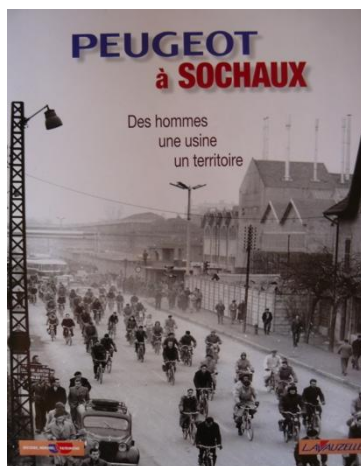
## Armand Gatti a tendu sa caméra aux héros méconnus de la firme au lion



L'écriture, scripturale, filmique, poétique, théâtrale, militante et rebelle, possède d'étonnants pouvoirs : débusquer les chemins de traverse, désigner les marginaux, raconter l'histoire des mal-nés de notre temps. Toute sa vie, Armand Gatti (quatre-vingt-huit ans le 26 janvier 2012) s'est préoccupé de ses contemporains tenus à l'écart, ces paumés dont on ne parle jamais et que la société rejette, afin qu'ils recouvrent la vérité de leur condition et la dignité de leur identité. Arrêté pour fait de résistance et déporté dans le nord de l'Allemagne à l'âge de dix-neuf ans, ce fils d'immigrés italiens a témoigné de l'univers concentrationnaire avec le film « L'Enclos » en 1961. Car le journaliste et poète monégasque pratique l'activité de cinéaste et de dramaturge avec la même exigence intellectuelle et une sollicitude jamais démentie. S'il tend la main et le micro aux détenus de Fleury-Mérogis, il prête sa plume aux maquisards indiens du Guatemala. Les dissidents soviétiques exilés à Saint-Nazaire, les gosses des rues en Irlande du Nord, les révolutionnaires cubains trouvent en lui un intercesseur providentiel auprès du poème, du film, de la pièce de théâtre ou du livre. Cet enfant d'un éboueur et d'une femme de ménage (il a vécu sa petite enfance dans le bidonville du « Tonkin » à Beausoleil) est devenu le porte-parole des sans-voix, le greffier de leur existence, l'historien de leurs idéaux, le confident de leurs drames. « *J'écris pour changer le passé* », prétend-il, et la formule condense assez bien la démarche de cet esprit libre, un tantinet révolutionnaire, et militant de l'utopie.

En 1954, le prix Albert Londres distingue Dante Sauveur Gatti (le patronyme signifie « chats » en italien et Armand est son prénom de plume) pour « *Envoyé spécial dans la cage aux fauves* », une série de reportages publiés en janvier et février 1954 dans les colonnes du *Parisien Libéré* et consacrés au dompteur Paul Leroyer (1903-1986). Lorsqu'il n'éduque pas les fauves, cet étonnant homme de cirque garde Pépée, le chimpanzé femelle du chanteur Léo Ferré, ainsi que les chiens du maire de Marseille Gaston Defferre... Vingt-et-un ans plus tard, Armand Gatti s'attèle à une nouvelle épopée léonine où le mammifère figure l'emblème de la firme automobile Peugeot née au début du XX<sup>e</sup> siècle, entre Vosges et Jura, dans la vallée d'Hérimoncourt. De 1975 à 1977, le poète libertaire réalise « *Le Lion, sa cage et ses ailes* », avec sa compagne Hélène Châtelain et son fils Stéphane Gatti. Il y dessine le portrait d'une ville ouvrière, Montbéliard, en donnant la parole aux immigrants de l'usine Peugeot. Ouvriers spécialisés et manœuvres du bâtiment, les étrangers sont présents aux premières années de l'aventure industrielle, dès 1917, plus spécialement les Marocains et

les Yougoslaves qui œuvrent à l'aciérie et aux fonderies. Aux premières séquences du tournage, en 1975, 40 000 personnes travaillent sur le site de Sochaux-Montbéliard, 1750 voitures sont assemblées chaque jour et les travailleurs étrangers viennent des cinq continents, issus de 29 pays, de la Russie à la petite république de San Martin. Dans les huit films de la saga qui développe trois cent minutes de lecture audiovisuelle, les acteurs d'une dizaine de communautés sont invités par le maître d'œuvre à composer eux-mêmes leurs scénarii (trente-deux au total) et à mettre en scène leur quotidien. Au-delà de la vie routinière et rude du métallurgiste de part et d'autre des chaînes de montage, les *credo* espagnol, géorgien, italien, maghrébin, polonais et yougoslave soulignent, dans les baraquements de Fort-Lachaux notamment, le temps plus intime où les ouvriers donnent libre cours à l'examen de conscience politique, à l'imaginaire créatif et aux loisirs ludiques. Accompagnés ou non de leurs familles ou de leurs amis, ils témoignent dans ces moments-là de la solidité de leurs racines, de la fierté de leurs origines et de la cohérence de leur engagement. Une mazurka polonaise, les combats du torero Vicente Pastor, un chaâbi marocain, la sculpture monumentale du Géorgien Charles, la révolte du paysan yougoslave Mihalovitch Radovan, entre autres perles du plus bel orient, fondent la beauté et la nécessité des documentaires. L'œuvre, magistrale et plurielle, propose un sens bien particulier du temps, de l'histoire et de la mémoire qui conditionne toute l'approche politique du monde selon Armand Gatti.



L'histoire gattienne de « Peugeotland », selon l'invention de Jean Lacouture, reçoit un tout autre éclairage, complémentaire, dans la monographie réalisée en 2007 par deux universitaires franc-comtois pour le compte des éditions Lavauzelle. Robert Belot et Pierre Lamard ont brossé l'histoire de ce lieu de mémoire et de modernité, une histoire épique qu'illustre un immense arbre généalogique et dont les hommes sont les héros. L'excellence documentaire et la richesse iconographique composent un ouvrage d'exception que l'année du centenaire ne manquera pas de souligner. C'est en 1912 en effet que la société des

Automobiles et des Cycles Peugeot quitte les rives du Doubs pour s'installer dans une plaine humide entre Sochaux et Montbéliard. Seize ans plus tôt, en 1896, Armand Peugeot conçoit la première voiture à essence qui met fin aux expériences de motorisation à vapeur ou électrique. Quant à l'apparition du lion, elle remonte à 1847. « *Jules et Émile Peugeot, racontent R. Belot et P. Lamard, souhaitent que les lames de scies qui sortent de leurs usines arborent un signe distinctif qui unifie l'ensemble et identifie la marque. Ils demandent à un orfèvre et graveur de Montbéliard, Justin Blazer, de trouver ce qu'aujourd'hui on appellerait un "logo". L'orfèvre a certainement pensé à l'animal présent dans*

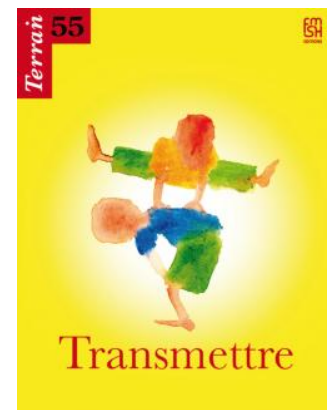
*les armoiries de la Franche-Comté.* » Étendu à l'ensemble de l'outillage, le lion campé sur sa flèche apparaît sur les cycles en 1882 et sur les motocycles en 1901. Dressé sur ses deux pattes arrière ou figuré par l'unique tête moulée en proue du capot des premières autos, le lion continue, en 2012, à égayer les calandres des Peugeot mais il n'a rien à voir avec son voisin de Belfort, imaginé et créé par le sculpteur Auguste Bartholdi après la guerre franco-prussienne de 1870 quand bien même l'identification se produit, par erreur, en 1933, à l'occasion du salon de l'Automobile.

- **Le Lion, sa cage et ses ailes**, huit films d'Armand Gatti, réalisé avec Hélène Châtelain et Stéphane Gatti, le coffret de 2 DVD et son livret, 2011, éditions Montparnasse.

- **Peugeot à Sochaux - Des hommes, une usine, un territoire**, par Robert Belot et Pierre Lamard, éditions Lavauzelle, 374 pages, 2007.

### **Varia : la transmission**

« Chez les historiens, rapporte Olivier Morin (institut Jean-Nicod, Paris), on considère en général que la mémoire oralement transmise ne remonte typiquement pas au-delà de deux ou trois générations, et même ses plus chauds partisans acceptent cette estimation basse pour certaines sociétés. Mais ils ajoutent -thèse discutée- que dans certains cas la mémoire orale peut remonter bien plus loin - entre deux et neuf siècles pour certains cas. En ce qui concerne les ballades et les épopées, on propose souvent des longévités de l'ordre de deux cents à



quatre cents ans. Après on entre dans le domaine de la fantaisie : certaines généalogies resteraient fiables après trente ou même soixante générations ; la légende du peuple du soleil, rapportée par Hérodote et Plinie, aurait ainsi survécu dans la mémoire d'un caravanier libyen des années 1950. » ***Lu dans le dossier « Transmettre » de la revue Terrain n° 55, de septembre 2010 (éditions de la Maison des sciences de l'homme).***

### **Carnet : Réciprocité**

La réception à la Société des gens de lettres, à l'hôtel de Massa, à Paris, le mardi 14 février dernier, m'a convaincu que jamais je ne pourrai m'agréger à la stratégie littéraire de certains confrères qui utilisent les procédés de réciprocité de services et de louanges entre les écrivains et leurs éditeurs : « Passe-moi le séné, t'auras la rhubarbe ! ».

### **Absence**

L'académicien joint à son livre ce bristol : « *Hommage de l'auteur absent de Paris* ». C'est un peu comme la voix du répondeur téléphonique qui annonce, à votre place, que vous êtes occupé ou réclamé par autre chose - ce qu'il serait difficile de formuler soi-même sans manquer aux règles de la civilité.

### **Télévision**

J'ai relu certaines de mes critiques de télévision exécutées de 1975 à 1977. Dans mes exercices de langage et d'écriture, elles m'ont beaucoup aidé par l'apprentissage de la synthèse qu'elles m'ont imposé.

### **La fabrique du roman**

Écrire un roman ? Rien de plus simple, assure la journaliste et brodeuse Valérie Lejeune, petite-fille d'imprimeur et fille d'écrivain : « Tu écris de haut en bas et de gauche à droite et tous les mots sont au dictionnaire. »

*Mercredi 28 mars 2012*

### **Lecture critique**

#### **L'aventure poétique de Georges Lauris**



Aimez-vous ces rendez-vous avec un de vos auteurs préférés ? Vous vous demandez pourquoi il traîne tant à rendre sa copie : vous attendez, vous piaffez, et puis soudain, le livre traverse les vitrines des librairies, et, chaque fois, c'est une fête de reconnaître la voix amie dans de nouveaux textes. Cette impatience est la marque de l'amour : quand on devient patient, la passion vous a faussé compagnie.

Ce n'est pas le cas avec l'*Œuvre poétique* de Georges Lauris (alias révérend père Georges Durand) rassemblée par les éditions du Cerf. *Iconostase*, *Anamorphoses* et *Fractales* animent les huit cent pages du volume. Non qu'elles contiennent l'écrivain croyant tout entier, mais on y trouve, parfaitement appariées, les deux voix du dominicain, celle de la poésie et celle de la philosophie.

« *L'iconostase*, explique-t-il, *c'est ce mobilier des églises orthodoxes sur lequel on dispose des icônes. En somme un mur d'images. Personnellement, j'intériorise ce mur sacré : j'accroche mes propres icônes, certaines dansent, d'autres sont en pleurs.* »

Dans sa plénitude si profuse, l'ouvrage sonde les multiples versants de l'âme humaine où l'espérance et la souffrance donnent si intimement la mesure de la foi romane, de l'esprit grec et de l'aventure moderne du poète-théologien qui

confesse une admiration compagnonnique pour Paul Claudel, Paul Eluard, Pablo Neruda, Arthur Rimbaud et Yannis Ritsos. À la question de son exégète, Isabelle Luciotti : « Où vous situez-vous ? », le poète et dramaturge languedocien (né en 1923) répond : « *Au XII<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècles. Entre François Villon et René Char* ».

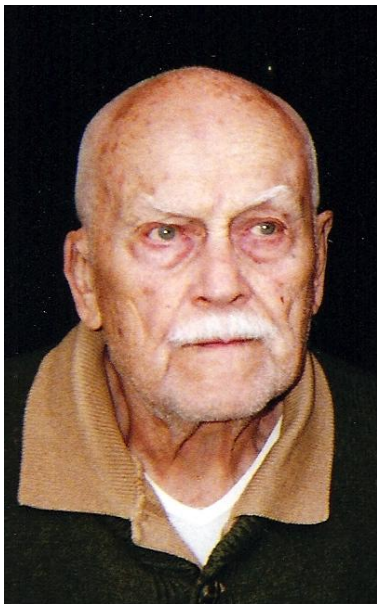
Pour lui, il n'y a pas d'autre vie que celle de la parole - l'écriture - permet d'aller pêcher avec le filet des mots. En ce sens, les « paroles » de ce livre, poèmes anciens ou plus récents, sonnent encore d'une justesse cristalline. Elles protègent des pertes de mémoire et de tous les vieillissements.

*Photo Robert Terzian*

- *Œuvre poétique*, de Georges Lauris, éditions du Cerf, 2001.

### Portrait

#### **Écrivain rebelle et scénariste Roger Rosfelder, alias Roger Curel**



Quand on l'approche, il déroute. Il n'est pas simple d'étiqueter le vieux molosse qui mord au jarret les dévots gras et les athées imbéciles. C'est une espèce de franc-tireur. Il aime la polémique, l'indignation est pour lui une vertu. Animé d'une exigence bougonne, il s'élève contre la fadeur populiste du temps et la médiocrité grimaçante de la société. Soldat des Forces françaises libres de 1942 à 1945, pensionnaire du musée de l'Homme après la guerre, assistant de l'ethnologue et cinéaste Jean Rouch, assistant metteur en scène du film « *Crin blanc* » (Albert Lamorisse, 1953), scénariste de « *Traitement de choc* » (Alain Jessua, 1973, avec Alain Delon et Annie Girardot), journaliste et écrivain, le personnage est emblématique. Parmi quinze romans et récits, vous apprenez vite en le lisant qu'il n'a pas une très bonne opinion de l'espèce humaine. Ne vous attendez donc pas à le voir aux grands-messes du livre : il fuit ces festivals qui montrent les gens de plume comme des perroquets du Gabon. Et il n'a de cesse de fustiger la littérature savonnette, cette mode des émissions télévisuelles où l'on aime se faire mousser... Le grand voyageur s'est arrêté de pérégriner en 1965. Avec Jacqueline Sola, sa femme (décédée en 2006), il a choisi la lumière du Luberon afin de poursuivre l'écriture de ses souvenirs et l'auscultation de ses états d'âme. « *Né le 29 mai 1923 en Algérie, dans la même petite ville qu'Apulée, l'auteur de "L'Âne d'or", je me suis toujours comparé au palétuvier, car mes racines sont aquatiques, aime-t-il à répéter. Longtemps, avec Jacqueline, nous avons*

*d'ailleurs songé habiter le port de Sète, mais les circonstances nous ont finalement amenés en Vaucluse. »*

### **Les ombrines de Tizirt...**

*« Sais-tu que j'ai infiniment plus d'images sous-marines en mémoire que terrestres ? poursuit-il tout à trac. Je totalise en effet quarante ans de fusil harpon ; je connais ainsi beaucoup mieux certaines contrées en dessous du niveau de la mer que sur le plancher des vaches. Une de mes plus belles chasses est restée... infructueuse. C'était à Tizirt, en Kabylie. À un kilomètre du littoral, je ne me lassais pas d'y surprendre les ombrines au secret de leur repaire rocheux. Je n'ai jamais pu les "tirer". Ces poissons disposent d'une distance de fuite si phénoménale : on dirait des naïades ! »*

Le conteur jubile. La voix brasse une houle capricieuse faite de périodes lentes, presque langoureuses, que hachent des phrases en rafales, des incisives tout orientales, des éclats de rire et des cris de contentement étouffés. On le croit sur parole lorsqu'il revendique une identité *« plus proche de la tarentelle sicilienne, de la chanson napolitaine et des chœurs du carnaval de Cadix que du chant celtique, du P'tit Quinquin ou de la berceuse alsacienne »*. À n'en pas douter, les cours de récréation de l'enfance algéroise et les palabres des potaches arabes, espagnols, français, juifs, maltais et napolitains du lycée Bugeaud d'Alger fortifient la passion du dramaturge naissant. La frénésie joviale de la remémoration rappelle au cabotin les saynètes rigolotes qu'il écrivait déjà, adolescent, à Hussein Dey, en banlieue d'Alger, chez les « routiers » des Éclaireurs de France. Plus tard, aux Chantiers de jeunesse, il est remonté sur les planches pour diriger ses copains de chambrée dans des adaptations théâtrales de textes de Paul Claudel et de Rabelais, singulier mélange !

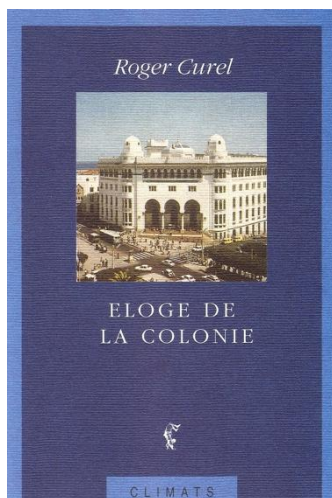
### **Jean Rouch et Albert Camus**

Le sens du tragique est souvent un prétexte à la dérision : en humour, il ne plaisante jamais, qu'on se le dise ! Il exploite une pareille inventivité au Niger, au cours de la décennie 1950, au côté de son ami Jean Rouch pour lequel il revisite les rites funéraires dogons et la chasse mythique des hippopotames au harpon.

*« En 1951 ou 1952, se souvient-il, Rouch avait par inadvertance laissé tomber notre matériel de tournage dans l'eau du fleuve Niger. Catastrophe ! les 35 bobines en 16 mm couleurs s'étaient voilées. Et on a dû renouveler un certain nombre de séquences avec les sorkos, ces pêcheurs traditionnels engagés dans la fantastique chasse à l'hippo. »*

L'acier bleu du regard a la franchise d'un coup de poing quand il dénonce les excès de la célébration camusienne. Selon lui, les jeux de promotion réciproque liant éditeurs, journalistes et politiques autour du prix Nobel de littérature 1957 interdisent *« le temps de la réflexion, du commentaire et de la précaution »*. *« Albert Camus était très sympathique, concède-t-il. Burberry à la Bogart,*

*intelligence à fleur de peau, macho, le sentiment, très tôt, qu'il était un maître à respecter, instit force 9, un leader naturel quoi ! À la Libération, il rejoint "Combat", propriété d'Henri Smadja. Ce "Combat"-là est la suite du "Combat" de la clandestinité, mais celui-là, Camus n'y a jamais appartenu, même si plus tard ses thuriféraires joueront sur l'ambiguïté du titre... Pourquoi un tel engouement ? Des idées simples. Un style dépouillé qui autorise toutes les traductions. Une fausse bonne morale, solitaire, élitiste, sévère. Une sorte de résumé-philo pour passer le bac. Nous mangeons des oursins entre un Platon tendance foot et un Kierkegaard d'école normale. Sa mort l'a transformé en "star" de l'édition : et nous sommes ainsi devenus voisins de campagne... »*



Le regard pesant d'un montagnard, la bouche gourmande et l'œil malicieux, avec des sourires encore plus voleurs que ceux d'un marchand de tapis, il me taquine en m'interrogeant sur la signification de *Pétoue*, le nom de sa maison de Bonnieux. Malgré son air de ne pas y toucher, il guette son effet : « *Le "Pétoue", m'ont raconté les paysans du coin, c'est l'endroit de la colline où les lièvres viennent pétouiller, entre autres termes choisis, s'adonner aux exercices de la galanterie* ».

Il s'amuse de l'anecdote toponymique et paillarde. Je jurerais qu'il l'a déjà remise à l'abri du vivier de ses prochaines fables et nouvelles.

**C.D. (mai-juin 2010)**

*Photo Robert Durand*

*Vous pouvez lire une étude littéraire de Claude Darras consacrée à Roger Currel sur le site numérique du magazine **Les Carnets d'Eucharis**, dirigé et animé par Nathalie Riera, à la date du 28 décembre 2010 : <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com>*

### **Bibliographie de Roger Currel**

**Chants haoussas**, éditions Seghers, 1952

**Le Géant du grand fleuve**, Julliard, 1956

**La Gloire des Muller**, Julliard, 1961

**Madrid**, Rencontre (Suisse), 1962

**L'Office des Ténèbres**, Rencontre, 1965

**Bracula**, Robert Laffont, 1969

**La Rose d'Alger**, P. Keruel, 1989 (seul cet ouvrage est signé Roger Rosfelder)

**Éloge de la colonie**, Climats, 1992

**Une maison en Provence**, Aléas, 1994

**Maxence de Tyr**, Climats, 1998

**Psy**, Climats, 2000

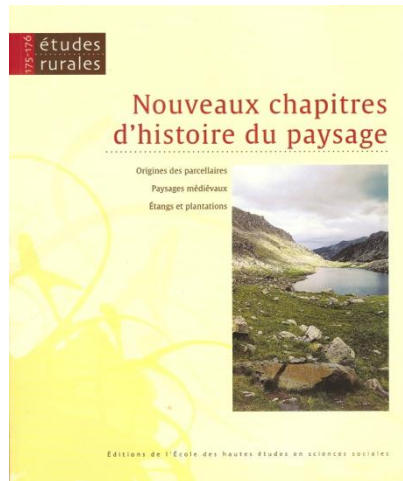


**Insoumission**, Climats, 2000

**Feria**, Thélès, 2006 (scénario pour une comédie musicale, il n'a pas encore trouvé son « musicien »)

**Caprices et Désastres**, L'Harmattan, 2009

### Varia : Histoire du paysage



« Les sociétés antiques se dotent, à des moments bien précis que l'on commence à étudier en tant que tels, de représentations de leur espace-temps rural et agraire. Les unes sont cartographiques, tels les *gravures rupestres à parcelles*, les plans cadastraux romains et les cartes routières, les autres textuelles, tels les commentaires des arpenteurs romains. » (Gérard Chouquer). « Le mot "bocage" vient du normanno-picard et dérive de la racine *bosc* d'où est issu le mot "bois". Paul Vidal de la Blache en a relevé la première occurrence vers 1170 dans le *Roman de Rou*, où le poète Wace distingue des paysans venus "*cil del bocage e cil de plain*". Mais le bocage désigne ici un "pays boisé" et la plaine, des "champs ouverts" : c'est la seule acception connue du terme bocage avant le XX<sup>e</sup> siècle. » (Magali Watteaux). *Lu dans « Nouveaux chapitres d'histoire du paysage », un dossier de la revue Études rurales (n° 175-176, 2006), éditée par l'École des hautes études en sciences sociales.*

### Carnet : Leçon de gestes

L'historien Jean-Claude Schmitt m'apprend que le fait d'ôter son chapeau pour saluer, quitter son gant pour serrer la main, tendre le bras pour prêter serment, prier les mains jointes procède d'un programme éducatif datant du Moyen Âge. Je reçois cette leçon de gestes comme une vieille part d'héritage.

### **Carbone**

« *Le livre que vous avez entre les mains pèse 450 grammes environ, m'apprend Cédric Philibert (dans "La terre brûle-t-elle ?", 1990), dont 45 grammes de carbone (240 pages).* » L'achat d'un livre contribue ainsi à l'effet de serre ? À méditer.

### **Guerre et droit**

J'ai peur du pacifisme comme du droit. Dès qu'ils sont au pouvoir, ils tombent dans leurs contraires : la guerre et l'injustice.

*Samedi 31 mars 2012*